

## XYZ. La revue de la nouvelle

### De la nuit à l'aube

Francisca Gagnon, *Les chercheurs d'aube*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbérations », 2012, 110 p.

David Dorais



Numéro 117, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2014). Compte rendu de [De la nuit à l'aube / Francisca Gagnon, *Les chercheurs d'aube*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbérations », 2012, 110 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (117), 87–91.

soixante-six fois, avec finesse et, faut-il le dire, souvent avec humour. Un régal pour les lecteurs rompus à l'art de la prose brève et à sa beauté ciselée.

**Nicolas Tremblay**

### **De la nuit à l'aube**

Francisca Gagnon, *Les chercheurs d'aube*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbérations », 2012, 110 p.

LE RECUEIL *Les chercheurs d'aube* publié chez Lévesque éditeur en 2012 est le premier ouvrage de Francisca Gagnon, professeure au cégep de Sherbrooke et détentrice d'une maîtrise en création littéraire de l'université de la même ville. Cet ouvrage contient en grande partie des inédits, puisque seules deux nouvelles sur la totalité des vingt-six ont paru auparavant, l'une dans *Virages* et l'autre dans *XYZ. La revue de la nouvelle*. Notons que l'auteure a déjà remporté deux prix dans sa région, dans le cadre des Correspondances d'Eastman et du Salon du livre de l'Estrie.



Les récits qu'offre Francisca Gagnon se présentent comme d'étranges amalgames entre le réalisme et le fantastique. Les environnements qu'elle met en scène sont prosaïques, rien pour entraîner le lecteur loin de ce qu'il connaît : l'espace domestique, le bureau, les ruelles d'une grande ville. Un goût particulier pour les endroits sordides se signale : salle de torture d'un gris industriel, squat délabré, entrepôt blafard. L'auteure éprouve une prédilection pour l'attitude naturaliste (au sens littéraire), pour le « plaisir de puer », comme le disait Nietzsche à propos de Zola. Complaisance pour les lieux misérables et les conditions de vie dégradantes. Toutefois, un élément de bizarrerie est toujours introduit, qui emporte le récit vers un autre monde et évite de le laisser stagner au ras du sol.

La nouvelle « Ci-gît Ça » est caractéristique de cette manière. Le lecteur est d'abord introduit dans une cave inquiétante, où des crochets rouillés tiennent des peignoirs 87

de satin et où une jeune femme nue est menottée à une vieille chaise en métal. Elle se fait tourmenter par un bourreau bossu et claudicant aux dents jaunies. Version moderne d'une scène de roman gothique. Le lecteur apprend que, après s'être égarée dans un coin de Montréal inexistant (à l'intersection de Papineau et de la 9<sup>e</sup> Avenue, deux rues pourtant parallèles), la jeune captive est régulièrement offerte comme esclave sexuelle aux clients anonymes d'un bar, après avoir dansé devant eux. Toutefois, ce soir-là, un immense miroir trône au fond de la salle. Quand la prisonnière s'aperçoit de pied en cap dans la glace, elle se remémore son nom, et alors les clients meurent, le bourreau perd ses dents, la tenancière se fissure et le lupanar s'effondre. Le miroir équivaut ici à l'objet magique qui, dans les contes, permet au petit héros de triompher de l'épreuve. Dans la nouvelle de Francisca Gagnon, cet objet marque la transformation du récit, qui passe du statut de simple histoire vile (par son sujet) au statut d'allégorie. La jeune femme réussit à surmonter la soumission à ses pulsions sexuelles destructrices (le ça) et, franchissant le stade du miroir, à conquérir son intégrité psychique (le moi). Une nouvelle naturaliste qui se mue en une fable lacanienne.

La nouvelle « *La luz* » permet elle aussi d'illustrer le mélange entre réalisme et fantastique et, par la même occasion, de présenter un motif capital des *Chercheurs d'aube*. Octave est un drogué miséreux qui vit dans une piaule crasseuse et puante. Il se rend dans un repaire de mafieux, en quête de ce qu'il se promet d'être son dernier « fixe ». Mais quel repaire ! On tombe dans un conte de fées burlesque ou dans un film de David Lynch. Le roi Josias, couronne de guingois sur la tête, trône sur un siège en marbre, dans une salle aux murs couverts de rideaux rouges en velours. Il offre à Octave la dose de bonheur qu'il quémande, dans une mallette. De retour au squat, le junkie s'injecte la drogue. Aussitôt, ses veines se mettent à diffuser une aura et ses bras deviennent diaphanes.

La substance prise par Octave est une « lumière », désignée dans le texte par un mot étranger, et étrange avec ses

seules trois lettres, sa longue voyelle et sa finale en z. La lumière, dans le recueil de Francisca Gagnon, représente ce qui surgit d'un ailleurs mystérieux et ouvre de nouveaux horizons. Particulièrement la lumière de l'aube. La nouvelle liminaire parle d'un appareil de première nécessité, sorte de lampe lumineothérapeutique : « Pour votre survie, il s'avérera primordial que vous appreniez à vous servir du simulateur d'aube [...]. Souvent, les gens se battent pour avoir accès à ces engins ; d'autres pleurent d'impuissance, ne sachant trop encore comment les utiliser. [...] Placez vos mains au-dessus de la lumière, sans jamais y toucher. Dans votre esprit, simultanément, cultivez le paradoxe, tout en évitant l'ambiguïté. » Le simulateur d'aube consiste en une machine qui combat la noirceur en émettant des lueurs de soleil levant. Il annonce la venue d'un monde nouveau, merveilleux de couleurs et de clarté. Il peut symboliser chacune des nouvelles du recueil, celui-ci étant vu comme un petit bricolage qui apporte une expérience hors de l'ordinaire, un éveil de l'imagination. Le simulateur d'aube peut également symboliser, au sein de chaque récit, ce qui permet au personnage principal de fuir son univers insignifiant. Ce peut être la drogue, voire la mort, mais aussi un jouet ou un bouquet de fleurs. Les protagonistes recherchent une échappatoire ; ce sont eux que désigne le titre du livre. Celui-ci est donc construit sur une topique baudelairienne, l'âme en proie au « spleen » essayant de s'élever loin de son infortune et de rejoindre l'« idéal » lumineux, par diverses voies comme la beauté, la mort ou les « paradis artificiels ».

Le simulateur d'aube s'oppose à la ville, présente elle aussi dans le texte liminaire. C'est une ville étrange, qui sert de décor à quelques histoires, un « paradisiaque paradoxe », une cité faite entièrement de miroirs. Un labyrinthe de reflets distordus où l'on erre sans trouver son chemin. La ville égare et confond, alors que la lumière de l'aube guide et illumine. La nouvelle finale offre, dès son titre, une « Rédemption ». Les sortilèges urbains refluent, et les narrateurs, parlant au « nous », célèbrent la victoire de la chaleur et de la nature. 89

Les jardins éclosent, et la nuit des ruelles et des culs-de-sac n'effraie plus les héros, qui rapportent à leurs amis des appareils à lumière dérobés dans la cité.

L'opposition entre noirceur et lumière, souffrance morale et salut de l'âme, spleen et idéal, pourra paraître catégorique, naïve, élémentaire, voire juvénile. D'ailleurs, le recueil exprime à quelques reprises le regret de l'enfance disparue. D'abord, il met en scène des référents enfantins, par exemple les marionnettes et la chanson *Sur le pont d'Avignon*. Sur-tout, comme Fannie Loïselle (*Les enfants moroses*) et Marie Hélène Poitras (*La mort de Mignonne*), Francisca Gagnon déplore la perte de la candeur. Ainsi, une jeune femme égarée dans une ville indifférente et glacée trouve la seule trace d'humanité dans un parc, chez des enfants qui s'amuse dans la neige et qu'elle fascinera par ses tours de jonglerie (« Jongler sa vie »). Une autre jeune femme se sent abandonnée et désorientée entre les édifices de la cité miroir, mais un chat errant et des oiseaux deviendront ses nouveaux compagnons (« Voyage au bout de soi »). Un jeune homme attend depuis dix ans son ancien ami, sur le pont où jadis ils jouaient aux billes et à la course. Il s'est fabriqué un trapèze et se balance au-dessus de l'eau, tenté de se suicider puisque le passé a été englouti : « Ma jeunesse est morte hier, il me semble. Elle a coulé avec les reliques de notre enfance. Il n'y a plus grand-chose à perdre, alors je redouble de témérité. » (« Sur le pont d'Avignon I »)

Un dernier thème qu'il vaut la peine de mentionner pour sa présence importante dans le recueil est celui de l'homosexualité et de la transsexualité. Il tient particulièrement à cœur à l'auteure, qui y consacre plusieurs récits. Par bonheur, on n'y découvre pas de revendication sociopolitique sous couvert de littérature (ce qui constituait un risque), mais des explorations de cette réalité marginale. Les deux volets de « Sur le pont d'Avignon » décrivent une amitié profonde et tendre entre deux garçons qui étaient des « âmes frères ». Ailleurs, une femme vit une extase après avoir regardé une photo d'elle-même la représentant avant qu'elle

change de sexe. L'histoire de Hugues qui prenait plaisir à la couture s'intitule « Le petit garçon qui aimait trop les jeux de jeunes filles ». Ailleurs encore, une épouse est rejetée par son mari quand elle lui confie que les femmes l'attirent (« L'inavouable »). Dans toutes ces histoires réapparaît le motif de la recherche de l'aube. Celle-ci désigne cette fois l'émancipation (parfois réussie, le plus souvent ratée) par l'acceptation de sa différence intime.

**David Dorais**

**érudit**  
www.erudit.org

*XYZ. La revue de la nouvelle* est offerte en version numérique sur Érudit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.